

Leçon 1 : l'homme caméléon, cet extra-terrestre

Résumé

Jean-Michel Longneaux

1. Les trois conditions d'un acte libre

Habituellement, on admet que pour qu'un acte soit commis librement, trois conditions doivent être requises. Tout d'abord, il faut évidemment qu'un choix soit possible. En l'absence d'une alternative, un individu fera la seule chose qui est possible pour lui. Certes, il ne sera peut-être pas contraint, mais la question de la liberté de son geste ne se posera pas : il n'avait pas le choix. Par exemple, un incendie se déclare dans un local, et il n'est possible de fuir que par une seule fenêtre. Le fait de sortir par cette issue a certes été voulu par celui qui était pris au piège, mais sa volonté n'avait pas la liberté de choisir une autre option (étant entendu qu'il ne voulait pas mourir). Deuxième condition, il faut que celui qui pose un choix agisse en connaissance de cause. Causer un dommage sans même savoir qu'on l'a commis empêche de penser que l'auteur du geste a agi librement et intentionnellement. On ne niera pas qu'il est celui par lequel l'accident a eu lieu, mais en aucune façon on ne pourra le tenir pour responsable à proprement parler. Eventuellement, on le tiendra responsable de ne s'être pas tenu informé, pourvu qu'on puisse montrer qu'il savait qu'il devait s'informer. Enfin dernière condition, il faut que le choix posé ne soit déterminé par rien. L'auteur d'un acte est tenu pour responsable du moment qu'il a un choix, qu'il sait ce qu'il fait et qu'il peut être considéré comme la seule cause de l'effet produit par son geste. Si on peut démontrer qu'il a agi sous la menace d'un tiers, sous le coup de la folie, ou parce que son éducation ou sa culture l'ont « formaté » à agir nécessairement comme il l'a fait, on aura bien des difficultés à expliquer en quoi son geste fut commis librement. En bref, dans le langage commun, on dira qu'être libre, c'est n'être pas déterminé par une cause quelconque. C'est ce dernier point qui fait l'objet de tous les débats.

2. Comment penser que l'homme ne soit pas déterminé ?

Comment envisager qu'un individu ne soit pas déterminé par un ensemble de causes sur lesquelles il n'a pas vraiment prise, comme son éducation, son âge, son sexe, ses failles psychologiques, son caractère, l'influence exercées par les autres, etc. ? Nous vivons dans le monde et ne pouvons pas échapper à son influence, fût-ce celle du climat, et, pourquoi pas, comme le suggère St Thomas d'Aquin lui-même, celle des astres ? Pour imaginer l'homme libre, lui qui vit dans un environnement qui le détermine de mille façons, il faut faire l'hypothèse qu'il puisse échapper à toutes ces influences. Pour le dire très clairement, il faut supposer que sa vie ne se réduit pas à être une chose du monde. De nombreux penseurs vont tenter de le montrer, chacun à leur façon. Une autre voie consistera à approfondir l'expérience d'une division intérieure à la conscience.

1. Platon (-427, - 347) : la liberté par l'intelligence

En une première approximation certes grossière, on pourrait dire que Platon a légué à la pensée occidentale une vision dualiste de l'homme : celui-ci est un corps et une âme. Tout le monde

connaît cette phrase célèbre : « Le corps est le tombeau de l'âme ». Il n'en faut pas plus pour pouvoir penser l'homme libre. En tant que nous avons un corps, nous sommes déterminés par ce corps et par tout ce qui l'influence du dehors. Mais en tant que nous sommes une âme, nous échappons à l'emprise du corps et du monde et nous pouvons dès lors envisager sérieusement la question de la liberté. Bref, le dualisme est le présupposé le plus évident qui permet de penser la liberté. Un matérialiste, pour qui l'homme n'est qu'un corps, peut bien proclamer que l'homme est libre, il est en vérité incapable de le penser et de l'expliquer.

2. René Descartes (1596-1650) : la liberté par la volonté

Descartes nous donne à penser que d'une part, le cogito, ou l'évidence de notre existence se donne indépendamment du monde (par le doute généralisé, celui-ci est mis entre parenthèses) : il tient dans le sentiment immédiat de soi. La connaissance de ce cogito ne doit rien ni au monde, ni à nous-mêmes (c'est-à-dire ni à nos sens, ni à nos démonstrations). D'autre part, dans le cogito lui-même, c'est la volonté qui se révèle être un pouvoir infini qui nous arrache définitivement de toute dépendance au monde, et même aux idées.

3. Emmanuel Kant (1724-1804) : la liberté par la conscience

Dans la *Critique de la raison pure*, Kant pose que le monde que nous voyons se montre à nous soumis à la temporalité, à l'espace et à la causalité. Voir quelque chose dans le monde, c'est le voir nécessairement déterminé parce que telle est notre façon de connaître les objets du monde. Dès lors, lorsque nous nous voyons nous-mêmes, lorsque nous pensons à nous-mêmes, lorsque nous sommes pour nous-mêmes l'objet de notre représentation, nous nous comprenons nécessairement comme déterminés, dans le temps et dans l'espace, comme n'importe quel autre objet. Mais qu'advient-il de nous lorsque nous cessons de nous considérer comme un objet dans le monde ? Puisque le temps, l'espace et la causalité ne concernent que ce qui se montre à nous dans le champ de notre expérience, ce qui ne s'y expose pas n'est plus concerné par eux. Le monde, avant que nous le voyons, est en dehors du temps, de l'espace et de la causalité. Il en va de même pour nous-mêmes lorsque nous ne nous réduisons pas au statut d'objet dans le monde. Dès lors, si de ce point de vue-là, on échappe au temps, à l'espace et à la causalité, ne doit-on pas en conclure qu'on échappe à toute détermination possible et donc qu'on est absolument libre ? Toutefois, puisque nous parlons du sujet que nous sommes en dehors de/avant toute expérience dans le monde, et puisque ce que nous sommes capables de connaître vraiment (cfr la science) concerne uniquement ce qui se montre à nous dans le monde, on doit bien se résigner à l'humilité : on peut très sérieusement penser qu'on est libre, mais on ne peut pas le savoir ou le connaître.

Annexe : Jean-Paul Sartre (1905-1980)

Dans *l'Être et le Néant*, Sartre propose une vision de la liberté radicalisée qui rentre en résonance avec la pensée de Kant. Mais c'est surtout à la phénoménologie (Husserl, Heidegger, penseurs du XXI^{ème} siècle), qu'il doit ses intuitions les plus fortes.

Pour Sartre, l'homme est fondamentalement un être libre, parce qu'il est conscience. Être une conscience, c'est toujours être une conscience de quelque chose : du monde, des autres, de soi.

Or, comment s'y prend notre conscience pour opérer ? Quelle que soit la chose dont on veut prendre conscience, il nous faut la placer en face de nous, à distance. (NB : Kant disait que tout phénomène se donne dans l'espace, sous la forme d'un objet pour nous. Or, être un objet veut dire, étymologiquement, « être jeté en face », ce qui suppose un espace). Qu'il s'agisse d'un objet sensible, dans le monde ou d'une idée ou d'une image, à chaque fois nous voyons la chose pourvu qu'elle se donne à voir en face de nous.

C'est ainsi que le mouvement décrit par Sartre se résume comme suit : nous sommes une chose du monde parmi les choses du monde. Nous faisons corps avec l'ensemble de ce qui existe, nous nous perdons dans la masse. Mais en tant que doué de conscience, nous nous arrachons du monde pour le mettre à distance, en face de nous, comme cela que nous regardons : le monde est en face de nous, autour de nous, pour nous ; ce qui veut dire que nous ne nous confondons plus avec lui. Ce processus de mise à l'écart du monde pour devenir un point de vue sur le monde, c'est ce que Sartre appelle le processus de néantisation : notre conscience crée une distance, un écart, un abîme entre nous et le monde. Or, ce faisant, parce que notre conscience nous extrait hors du monde pour nous placer face à lui, elle nous libère en même des déterminismes qu'il nous impose. Concrètement, nous sommes toujours situés quelque part dans le monde, donc soumis à l'influence de la place que nous occupons. Mais en tant que conscience, nous ne faisons pas que subir ces déterminismes : nous sommes capables de prendre position à leur égard, d'accepter de les subir ou de s'y opposer, ou de les modifier.

3. St Thomas d'Aquin (1224-1274) et Heidegger (1889-1976) : la liberté comme indétermination

Aussi bien chez St Thomas que chez Heidegger, l'homme se découvre libre parce que tous les projets s'offrent à lui. Il est un caméléon : tout est possible pour lui, rien ne le détermine d'avance. S'il en va ainsi, s'il peut faire l'expérience de cette liberté abyssale, c'est parce qu'il prend appui sur ce qui lui donne de la hauteur et lui permet de prendre distance par rapport à une vie engluée dans le quotidien : pour St Thomas, il s'agit de l'Absolu qu'est Dieu ou le bonheur ; pour Heidegger, il s'agit de l'absolu qu'est la mort et le néant.